Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 2

Artikel: Du flair
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pays, peut seul examiner et décider provisoirement cette question. En conséquence le Conseil des Deux Cent la lui renvoie.

Signé : F. Cuénoud. »

La situation s'embrouille. Le Deux Cent, timoré et tiraillé, se dit que le Comité central est en somme le seul responsable de la décision à prendre. Mais le Comité central, recevant du Comité de réunion la proposition de travailler avec lui, décline cette offre, craignant ses turbulents voisins de l'autre côté de la place de la Palud. Et, lorsque le 24 janvier au matin, la population aperçoit le drapeau vert de la République lémanique, c'est, non pas aux fenêtres de l'Hôtel de ville, mais à celle de la maison Renoud. Les députés des villes et des campagnes se montrèrent très diplomates ; ils ne voulurent pas casser les vitres, et cela se comprend : plusieurs d'entre eux étaient, de tempérament, rebelles aux idées nouvelles, tandis que d'autres, plus fougueux, se sentaient dépaysés dans une assemblée où ils ne pouvaient pas encore parler en maîtres. Le mouvement n'en est pas moins bien lancé et même, plus tard, les patriotes du Comité de réunion, instruits par l'expérience, seront accusés de modérantisme par d'autres plus impatients et plus purs.

(*A suivre*). L. Mogeon.

D'ÉTRAZ AU PAYS DES COMANCHES

— Buvez ceci, mon voisin ; vous m'en direz des nouvelles.

C'est ainsi que le curé de Graveson initia Alphonse Daudet aux attraits capiteux de l'« Elixir du révérend père Gaucher »... Mais vous connaissez l'histoire, si délicieusement contée dans les « Lettres de mon Moulin ».

Qu'il s'agisse d'un livre ou d'un élixir, c'est bien la même chose, allez ! Il faut y goûter pour en juger. Les descriptions les plus parfaites, les éloges les plus pompeux, même les critiques les plus acerbes, ne valent pas l'expérience personnelle.

C'est pourquoi donc, nous coupons, à l'intention de nos lecteurs, une « tranche » de la dernière des « Silhouettes lausannoises » de M. A. Huguenin, consacrée à *Dodo-Minjo, le grand Sachem de la place St-François* et dont l'auteur a aimablement adressé un exemplaire au *Conteur*. [1]

Dodo-Minjo est bien connu à Lausanne, où le récit, animé, de ses aventures a réjoui et réjouit encore de nombreux auditeurs.

Le départ de la rue d'Etraz.

« Après avoir fait mon apprentissage de sellier et peintre en voitures, raconte Dodo-Minjo, j'étais tellement méprisé par mes parents que je me brouillai avec eux et que je résolus de partir à l'étranger. Une fois que j'avais été battu plus que de coutume et que je pus montrer les marques des coups aux voisins, ma décision fut irrévocablement prise. J'avais 19 ans. Je demeurais à la rue d'Etraz. Un ancien cocher de M. Borgeaud, voiturier, alla faire une petite collecte chez Mme Aunant, à la Rosière, et chez divers habitants du quartier pour me procurer de quoi payer mon voyage. Quant je partis, le 25 septembre 1863, j'avais sept cent huitante-neuf francs en poche ! »

» Là, nous l'interrompons.

— Par où avez-vous passé pour aller en Amérique ?

— Par la rue de Bourg et le Petit-Chêne !

— Non, ce n'est pas ce que je vous demande. Quelle ligne avez-vous suivie ?

— J'ai pris le train de Pontarlier-Paris, puis je suis allé au Hâvre pour prendre le navire !

— Aviez-vous des provisions ?

— Bien sûr. Au Petit-Chêne, j'ai acheté deux miches de pain, de la viande, trois saucisses et des tommes. J'ai mis tout ça dans mon sac, sur l'épaule, et en route !

— Vous rappelez-vous le nom de votre navire ?

— Eh bien, non ! C'est toujours ce qu'on me demande. Il y a trop longtemps, je ne m'en souviens plus.

— Et alors ?

— J'ai très bien fait la traversée. Arrivé à New-York, le capitaine a chargé un marin de me conduire sur une barque à l'entrée du fleuve St-Laurent, autrement dit Mississipi, près du lac Ontario et du lac Erié ! !

» Je me suis mis en marche immédiatement. Comme j'avais fini mes provisions, j'ai cherché à en acheter d'autres. Il y avait là une espèce de baraque où un grand gaillard, en costume espagnol, vendait des revolvers. Je les lui ai marchandés :

— Combien vos pistolets ?

— C'est 3 fr. 80.

» Je lui en prends deux. Un peu plus loin, il y avait une grosse femme qui vendait des victuailles. Elle avait aussi des belles gourdes qui contenaient trois litres et demi ! J'en prends une, je la remplis de vin blanc et j'achète trois miches de pain, de la viande rôtie et quatre ou cinq tommes bien coulantes ! Je mets tout ça dans mon sac et je continue ma route.

» Ayant marché toute la journée, le soir j'arrive sur une petite colline. Je me couche au pied d'un arbre, mon sac sous la tête et mes armes à côté de moi. J'ai oublié de vous dire que j'avais emporté ma carabine. Je la tenais d'une main et mon revolver de l'autre ! Je dormis aussi bien que dans mon lit...

» Le lendemain matin, ce sont les oiseaux qui m'ont réveillé. Il y avait des perruches, des canaris et bien d'autres encore. Au loin, j'aperçus quelques vieux bisons mâles qui, dans la prairie, semblaient une quantité de points noirs. La terre était couverte de sauterelles volantes. Dans l'air, une nuée de corbeaux ; près de moi, des bighorns et des elk couraient en bondissant. J'en tue un pour mon déjeûner, je mange bien et je repars dans la direction du Rio-Gila.

» Je marchai ainsi pendant six jours entiers, continuant à dormir, la nuit, à la belle étoile...»

* * *

Le septième jour, Dodo-Minjo aperçoit un Indien blessé. Il le soigne, lui donne à manger et à boire et le suit dans sa tribu comanche, où lui sont arrivées toutes les aventures que conte, en fidèle interprète, M. A. Huguenin, dans sa brochure.

[1] *Dodo-Minjo*, le grand Sachem de la place St-François. Récits de chasse et de guerre (12 illustrations) par A. Huguenin.

LA QUESTION DE LA QUESTION

Le mot *question* est certes une des fleurs du style parlementaire, disait un chroniqueur. On n'examine, on ne discute plus aucune affaire, aucun sujet, aucun problème, aucune difficulté, mais seulement des questions. Ainsi on ne parle pas de la reconstruction d'une gare, mais de la « question » de la reconstruction d'une gare. Pourquoi ?

Si vous demandez à l'un de nos législateurs où en est le vote du budget, il vous répondra probablement que la « question » du budget sera bientôt liquidée. De plus, cet homme éminent vous confiera peut-être qu'il prépare un rapport, non pas du tout — comme on pourrait le croire — sur un crédit pour l'agrandissement d'un hangar, mais sur la « question » d'un crédit pour l'agrandissement d'un hangar. Et si, par hasard, il a loué un nouveau logement, vous apprendrez sans doute que la « question » de son déménagement le tourmente fort.

Un autre, bon administrateur, est connu pour avoir pâli sur la « question » de l'organisation du contrôle des finances et aussi sur la « question » de la réorganisation du département politique.

Cela tourne peu à peu à l'obsession et même à la manie.

* * *

C'est au style parlementaire que l'on doit aussi le mot « solutionner », un hideux barbarisme. Les députés disent qu'ils « solutionnent » les questions. Ils pourraient aussi bien les *résoudre*.

Il y a *résoudre*, qui est un mot des plus honorables ; et l'on invente *solutionner*, qui est barbare et scandaleux. C'est une manie ; mais la manie de mal faire.

Sur le modèle du hideux *solutionner*, on en a fait d'autres. On a fait *ovationner*, — à l'usage aussi des orateurs de gauche. On a fait *auditionner*.

Il y avait *applaudir* et *entendre*. Cela ne suffisait-il pas ?

On a fait *émotionner*, qui n'a rien pour lui, ni beauté, ni grâce, ni utilité.

Il y avait *émouvoir*, et c'était à merveille.

Et pourtant notre langage est abondamment riche de tous les mots dont a besoin notre pensée. L'on n'a qu'à choisir. Mais on ne sait pas choisir.

Notre dernier problème.

Nous donnerons samedi prochain les solutions de notre dernier problème en indiquant les auteurs des réponses justes que nous avons reçues.

Du flair. — Une nouvelle bonne se présente chez Mme X.

En attendant d'être reçue, elle inspecte d'un œil dédaigneux les meubles de l'antichambre.

Enfin on l'introduit.

Après avoir examiné ses certificats, Mme X. lui dit :

— Bien, ma fille. Je vous prends à l'essai pendant huit jours.

— Huit jours ? C'est beaucoup trop. Au bout de vingt-quatre heures, j'aurai jugé si Madame me convient.

Grand Théâtre de Lausanne. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 11 janvier, en matinée à 2 h. ¼ et en soirée à 8 h., le grand succès du jour : *Les Exilés*, pièce à grand spectacle, en 5 actes et 9 tableaux.

Mardi 13, dernière, irrévocablement, de *Raffles*, pièce policière, en 4 actes, fort amusante.

Jeudi 15 et vendredi 16, spectacle extraordinaire : *On ne badine pas avec l'amour*, 3 actes, d'Alfred de Musset, et *l'Anglais tel qu'on le parle*, 1 acte de Tristan Bernard.

Kursaal. — Dès hier, nouvelle troupe et nouveau programme. Aux attractions : Les frères *Bonn's*, athlètes-équilibristes ; le célèbre *Pelletier*, l'imitateur bien connu, qui nous apporte des nouveautés sensationnelles ; enfin, *Soavir*, un chanteur plein de charme. Au cinéma, en dehors du Pathé-Journal, plusieurs vues très intéressantes.

La « Revue annuelle » est sur le chantier. On dit qu'elle sera très amusante. M. Lansac ne néglige rien pour en assurer le succès ; décors, costumes, interprètes, font l'objet de tous ses soins.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rouge, G. Flemwel. Entrée gratuite.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.